

104

Les principes de la morale
sont fondés sur la nature humaine
et sur les lois de la raison.
Il faut donc se conformer à ces lois
pour être vertueux.

La morale est la science qui enseigne
à l'homme à bien vivre.
Elle est fondée sur la nature humaine
et sur les lois de la raison.
Il faut donc se conformer à ces lois
pour être vertueux.

La morale est la science qui enseigne
à l'homme à bien vivre.
Elle est fondée sur la nature humaine
et sur les lois de la raison.
Il faut donc se conformer à ces lois
pour être vertueux.

La morale est la science qui enseigne
à l'homme à bien vivre.
Elle est fondée sur la nature humaine
et sur les lois de la raison.
Il faut donc se conformer à ces lois
pour être vertueux.

LIVRE DEUXIÈME

ÉDUCATION DE L'ÂME

PSYCHOLOGIE ET PHILOSOPHIE DE LA MÈRE DE FAMILLE.

LIVRE DEUXIÈME

EDUCATION DE L'ÂME. PSYCHOLOGIE ET PHILOSOPHIE
DE LA MÈRE DE FAMILLE.

CHAPITRE PREMIER.

ÉTUDE DES FACULTÉS DE L'ÂME.

Nous affirmons que les âmes les plus heureusement douées deviennent les plus mauvaises de toutes par la mauvaise éducation. Cröyez-vous donc, en effet, que les grands crimes et la méchanceté consommée partent d'une âme vulgaire et non d'une âme pleine de vigueur dépravée par l'éducation? (PLATON, *Républ.*, liv. VI, p. 18.)

Nous ne travaillons qu'à remplir la mémoire, et laissons l'entendement et la conscience vides.

(MONTAIGNE, liv. II, chap. XXIV.)

L'éducation doit mettre au jour l'idéal de l'individu.

(JEAN-PAUL RICHTER.)

Ce livre renferme les premiers éléments de l'éducation de l'âme, et, autant qu'il est en nous, les deux livres suivants les développent et les complètent.

Ne nous laissons pas effrayer par l'apparente sécheresse de ces études. Si les mots sont sévères, la science est divine; elle s'exerce par nous-mêmes, et en

nous-mêmes, dans les profondeurs de notre âme, sanctuaire immortel où tout nous annonce que nous devons rencontrer un Dieu.

Et, nous osons le promettre, toute femme qui, dans sa ferveur de mère et d'épouse, cherchera avec nous des yeux et du cœur la vérité qui est en elle, renaîtra comme par enchantement à une nouvelle vie, à une vie plus large, à des pensées plus hautes, à un amour plus pur. Elle sentira ce qu'elle n'aurait jamais senti, elle sera ce qu'elle n'aurait jamais été, non que ces études puissent rien ajouter à ce qu'elle est, mais elles peuvent la faire jouir de tout ce qu'elle est. Elles peuvent vivifier en elle le sentiment du beau, et l'environner de cette raison suprême que nos éducations lui refusent.

Développer l'âme de la femme, afin que la femme soit quelque chose de plus que le jouet de nos passions grossières ; développer l'âme de la femme, afin que la femme devienne en toute réalité cette créature céleste que nous rêvons dans notre adolescence ; développer l'âme de la femme, afin que cette âme réveille la nôtre : voilà le sujet et le but de ce livre.

Or, nous n'acquérons rien sans travail, pas même la pensée. L'intelligence dort si on ne l'éveille ; le corps se rouille si on ne l'exerce ; l'âme même, qui se montre avec tant de charme dans l'enfance, tombe dans l'apathie si on ne l'appelle sans cesse à de nouvelles œuvres. Sa vie étant de Dieu, elle se tait lorsqu'on ne l'occupe pas de Dieu. C'est alors que l'intelligence, qui grandit dans les choses de la terre, cherche à usurper l'empire. Elle commence

par calomnier la raison, ce doux rayon de l'âme ; puis elle finit par lui substituer le raisonnement scolastique, cette aberration de la pensée. Elle va jusqu'à nier l'âme pour la remplacer ; et s'environnant avec orgueil du bien-être des arts, des découvertes des sciences, de mouvement, de formes et de matière, elle dit : Voilà mon œuvre : l'homme me doit tout ; je suis la reine du monde.

C'est au milieu de ce chaos qu'il faut chercher, qu'il faut retrouver l'âme pour l'élever. Élever l'âme ! la raison logique de ce mot est pleine de profondeur. Élever, faire l'éducation ; élever, monter plus haut, remettre l'homme à sa véritable place, d'où l'isolement de notre intelligence le fait descendre.

Qu'arriverait-il, par exemple, si, confondant les facultés de l'âme avec les facultés de l'intelligence animale, après dix siècles de fausse route, on ne songeait encore aujourd'hui à cultiver que ces dernières ? L'âme serait partout étouffée ; partout surgiraient des intelligences brillantes, mais froides, mais impuissantes aux grandes choses ; car l'intelligence ne donne ni l'amour de la patrie, ni l'amour du genre humain, ni le sentiment de la Divinité, ni les sublimes dévouements de la vertu. La morale de l'intelligence, lorsqu'elle a une morale, n'est qu'un calcul appliqué à une ambition.

Observez notre jeunesse intelligente et pensante ; elle ne s'occupe plus que de deux idées, la liberté et le bien-être, que ses passions traduisent ainsi : la licence, la puissance, la richesse.

Descendez plus bas dans la foule, vous la trouverez occupée d'un seul but, vivre; d'une seule pensée, s'enrichir.

Aussi l'âme est-elle absente de toutes nos œuvres, et la vérité nous abandonne, car toute vérité vient de l'âme.

On ne manquera pas de m'opposer l'exemple de quelques êtres supérieurs qui vivent encore pour la vertu. Il faudrait croire à la mort du genre humain, si des âmes privilégiées n'échappaient de temps à autre, par la grâce maternelle, à nos tristes éducations. Ce ne sont pas les exceptions que je nie; c'est la masse que je déplore. Je ne m'afflige du présent que par souvenir du passé et par crainte de l'avenir. Sommes-nous donc si vieux que nous ayons oublié les gémissements de nos pères? Il y a cinquante ans, les collèges vomirent au milieu de Paris une génération de Spartiates; il y a vingt-cinq ans, les lycées livrèrent à Buonaparte une génération de soldats; plus tard, les jésuites voulurent enfanter une génération de congréganistes. La religion manquait partout, partout l'âme humaine était méconnue et le sens moral étouffé. Sous le bonnet rouge, l'uniforme et la soutane, la France vit paraître les mêmes ambitions. Nous eûmes des bourreaux, des héros et des hypocrites: que pouvaient produire de mieux nos éducations? On ne demande point un homme à qui l'on a donné une intelligence à instruire et un animal à dresser.

Les anciens firent de grandes choses en suivant

une route entièrement opposée. Ils tuaient l'intelligence et développaient une ou deux facultés de l'âme, constituant ainsi la Crète, Sparte et Rome dans l'amour de la vertu subordonné à l'amour de la patrie.

L'âme une fois éveillée en face de ces deux puissances, toutes les passions humaines venaient la servir; et ces gouvernements furent héroïques, parce que leur principe était immortel.

Où est le principe qui dirige nos législations modernes?

Nous recevons la fortune et le plaisir, nos grandeurs et nos misères de notre intelligence: l'homme trompé par son éducation lui demande encore le bonheur; comme si le bonheur d'un être moral pouvait sortir des facultés que les animaux partagent avec lui!

Toute force, toute félicité vient de l'âme: vérité lumineuse qui, appliquée à l'éducation, ouvre une nouvelle ère au monde civilisé. Mais cette âme, dont l'éducation est si importante, quelle est-elle? où sont les preuves de sa puissance, les marques de sa supériorité, de son immortalité? Comment la reconnaître au milieu des passions terrestres et des habitudes de la matière? La nécessité de pourvoir aux besoins du corps porte naturellement notre attention vers les choses extérieures, et nous y sommes retenus par le spectacle entier de la nature. Mais lorsque, abandonnant le monde des sens, nous es-

sayons de plonger dans le monde intérieur pour y chercher notre âme, quel chaos et quelles ténèbres ! De longues contemplations peuvent seules y habituer nos faibles yeux : alors tout se dévoile ; nous brisons les chaînes qui nous retiennent dans cette caverne obscure où l'on ne voit que l'ombre des choses, et nous nous retrouvons sous le ciel en présence de la lumière. Le rêve de Platon se réalise.

C'est donc à la recherche et à l'éducation des facultés de l'âme que nous consacrons cet ouvrage. L'intérêt est immense, ou plutôt c'est là le seul intérêt de l'humanité : il importe aux rois sur leur trône, comme aux manœuvres à leur travail.

Pour les femmes, c'est le sort de leurs enfants ;
 Pour les peuples, c'est le sort de la patrie,
 Et pour le monde, c'est le sort du genre humain.

CHAPITRE II.

QUESTIONS A RÉSOUDRE.

Les philosophes n'ont jamais su déterminer les véritables facultés de l'âme. Ce travail est encore à faire.

(GALL, *Physiologie du cerveau.*)

Ainsi notre but est de séparer les diverses facultés dont l'être humain se compose, de rendre à la matière ce qui appartient à la matière, et à l'esprit ce qui appartient à l'esprit ; de déterminer en un mot les qualités qui font l'animal et les qualités qui font l'homme ; de cette division une fois bien établie, et elle ne l'a point encore été, nous verrons sortir les éléments de notre éducation nouvelle :

Aux écoles le développement des facultés de l'intelligence ;

Aux mères l'inspiration des facultés de l'âme, le développement de l'amour des hommes et de Dieu.

CHAPITRE III.

CONNAIS-TOI TOI-MÊME.

A des hommes sages ce n'est pas trop de toute la vie pour s'entretenir de matières si importantes.

(PLATON, *République*, liv. V.)

Deux choses me troublent en commençant l'étude de l'homme :

L'abrutissement, qui peut le faire tomber au rang des animaux ;

Et l'intelligence, qui soulève quelquefois les animaux jusqu'à lui.

Je voudrais saisir les extrémités de cette chaîne et savoir si elles se touchent. Je voudrais connaître les phénomènes de l'instinct et de l'intelligence, et savoir s'il y a quelque chose au delà. Je voudrais enfin comparer la perception, la réflexion, le jugement, la mémoire, la volonté dans les animaux et dans l'homme ; fixer d'une raison ferme les rapports qui les unissent ou les faits qui les séparent ; et cela sans autre intérêt, sans autre but que la vérité, ayant le courage de la voir en face, n'eût-elle à m'offrir que les dépravations de Berkeley et de Cabanis, un fantôme, un cadavre !

Science importante, seule base possible de la morale universelle : tout homme qui pense doit faire effort pour s'y reconnaître ; la foi n'est permise qu'après la réflexion.

Et pour m'y préparer, je veux oublier tout ce que je sais, tout ce que je crois, tout ce que je désire : les épouvantes du néant et les ravissements de l'immortalité ! Je veux chercher seul dans les ténèbres cette étincelle qui peut me donner la vie ou cette vérité qui peut m'écraser.

Mais avant tout, je me demande : Qui a pu éveiller en moi des curiosités si sublimes ? d'où me viennent-elles ? où tendent-elles ? pourquoi cette inquiétude qui dépasse tout ce que je vois ? pourquoi cette ardeur qui m'emporte sans cesse vers le beau que je ne peux atteindre, vers l'infini que je ne peux comprendre, vers la perfection que je ne peux posséder ? Vous vous étonnez de la faiblesse d'une créature qui ne peut résoudre ces questions, et moi, j'admire la grandeur de l'âme qui a pu se les adresser.

Cherchons donc si cette grandeur n'appartient qu'à l'homme ; étudions l'intelligence humaine dans les animaux qui se rapprochent le plus de nous, et l'intelligence des animaux dans les hommes qui se rapprochent le plus de la brute ; comparons les phénomènes instinctifs et intellectuels qui dépendent de l'action du système nerveux avec les phénomènes de la conscience et de la raison, et marquons, s'il se peut, le point précis où s'arrête l'influence de l'organisation et où commence notre liberté morale.

Et sur cet examen vous déciderez lequel fut dupe

d'Aristippe ou de Socrate, de Dubois ou de Fénelon ; lequel entend le mieux ses véritables intérêts, du voluptueux qui vit dans ses sens et dans ses passions, ou du sage qui vit dans son âme et dans la vertu. L'éducation, la politique, la vie des individus et des peuples, toute la science philosophique de l'homme sort de ces questions, si vivifiantes et si vastes qu'essayer de les résoudre, c'est déjà bien mériter du genre humain.

CHAPITRE IV.

DE L'INSTINCT.

Il est dangereux de trop faire voir à l'homme combien il est égal aux bêtes, sans lui montrer sa grandeur : il est encore dangereux de lui faire trop voir sa grandeur sans sa bassesse : il est encore plus dangereux de lui laisser ignorer l'une et l'autre. (PASCAL.)

L'instinct est cette impulsion sans raisonnement qui détermine d'une manière invariable le caractère, les mœurs et les habitudes des animaux. Chaque espèce a son instinct qui la distingue. L'instinct pur, ou presque sans mélange d'intelligence réfléchie, se montre surtout dans les insectes : leur existence est si courte que Dieu ne pouvait confier au temps le soin de les instruire ; ils arrivent donc tout instruits sur la terre, sachant leurs rôles, si je peux m'exprimer ainsi, et n'ayant besoin ni de leçons ni d'exemples pour accomplir leur destinée. En voyant les ruses, les travaux, les combats, l'attaque, la défense de ces multitudes armées, je m'étonne que le tableau n'ait pas changé depuis le commencement du monde : toutes les espèces sont en guerre, et cependant aucune ne s'anéantit, aucune n'est plus puissante que

l'autre. Il y a dans ce chaos de destructions et de reproductions, dans cette variété de forcés et d'instincts, une harmonie qui règle, une intelligence qui veille. On sent que tous ces petits drames joyeux ou funèbres ont été composés par le même auteur, qu'une seule main en tient le fil, que c'est un seul œuvre dont les entrées et les sorties sont combinées de manière à durer éternellement : l'unité de Dieu se manifeste jusque dans les merveilles de ce petit monde.

Les prévoyances de l'instinct sont quelquefois doublées dans le même insecte : une chenille ravage l'arbre qu'elle aime, se file un linceul ou s'ensevelit dans sa chrysalide, y change de forme, et reparait ensuite avec les ailes brillantes du papillon. Pendant ce long sommeil, l'esprit s'est métamorphosé comme le corps : on dirait qu'au fond de sa tombe un maître est venu l'instruire. Point de tâtonnement, point d'apprentissage, point d'essai de sa nouvelle vie : l'insecte rampant et dévorant déploie tout à coup ses ailes, abandonne la plante sans laquelle il n'aurait pu vivre, dédaigne le feuillage, sa nourriture habituelle, s'élance de fleurs en fleurs, et vole droit à leurs nectaires pour y puiser un suc qu'il ne connaît pas : son caractère, son goût, ses habitudes, tout est changé ; il a la vie d'une abeille, la vie d'un oiseau, après avoir eu l'instinct d'une chenille.

Y a-t-il deux instincts dans le même animal ? que faisait le second pendant l'action du premier ? une nouvelle organisation suffit-elle pour déterminer de

nouvelles habitudes ? Qu'importe ! toutes les solutions imaginables de ce double phénomène, qu'elles soient morales, qu'elles soient physiologiques, ne peuvent constater que ce seul fait : il y a prévoyance.

L'instinct est donc une prévoyance ; de plus, c'est une prévoyance éternelle. Les yeux de nos enfants verront l'insecte aux ailes brillantes fendre sa tombe et s'élancer vers le ciel, comme le virent jadis les yeux de Platon lorsqu'il en fit l'emblème de l'immortalité.

Mais l'instinct produit quelque chose de plus que les ruses, les combats et le caractère des animaux ; il a ses lois générales qui agissent d'une manière uniforme sur toute la matière organisée : tel est l'amour maternel, sentiment énergique, force protectrice dont les êtres les plus faibles se trouvent partout environnés à leur naissance. Il est vrai que cette loi, qui remonte par degrés de l'insecte à l'homme, souffre quelques exceptions ; mais ce sont des exceptions et non des abandons. Où manquent les soins d'une mère, la nature ne manque pas. Voyez seulement les poissons, ils sèment leurs œufs par milliers, comme les plantes sèment leurs graines, en sorte que la multiplicité des germes sauve l'espèce, comme aurait pu le faire la vigilance maternelle.

Ailleurs je vois un oiseau destructeur dont la Providence semble vouloir borner la multiplication. La forme de son estomac ne lui permet pas de couver, et l'art de se construire un nid lui est inconnu. Toutefois il ne jette pas au hasard sur la pelouse l'œuf unique qui renferme sa postérité ; il cherche un nid

comme s'il en connaissait l'usage ; il y dépose son œuf comme s'il prévoyait les soins de la couvée ; il donne une mère à son petit comme s'il pressentait le sentiment maternel. Toutes ces combinaisons ne sont point de lui, mais elles sont en lui, elles renaissent dans chaque oiseau de sa race ; elles sont, non son intelligence, mais l'intelligence de celui qui voulait conserver son œuvre. C'est ainsi que l'exception vient à l'appui de la loi générale : on y reconnaît la même pensée.

Je me plais à signaler également et les prodiges de l'instinct, et les grandes prévoyances qui s'y rattachent. L'instinct isolé sera toujours inexplicable : le vol d'un-moucheron, l'industrie d'une araignée, les travaux d'une guêpe¹ pour abriter le berceau d'une postérité qu'elle ne verra jamais, écrasent l'intelligence humaine. Mais l'ensemble de ces faits, leur action dans les harmonies du globe, l'instinct, loi générale de la nature, établissant l'équilibre, fondant la durée, révèlent une cause intelligente ; et cette cause une fois trouvée, tout s'explique.

L'instinct pur n'est qu'une loi de la matière, comme la germination ; seulement il ya un degré de plus vers la vie. Les insectes cherchent leur proie, comme les racines des végétaux choisissent leur terre ; ils enveloppent et défendent leurs œufs, comme la plante enveloppe et réchauffe ses germes : leur science est innée sans volonté et sans conscience. Vous arrachez l'aiguillon d'une guêpe, et longtemps

¹ La guêpe maçonne.

après il s'efforce de piquer : vous arrachez la pince d'un crabe, et longtemps après elle s'efforce de saisir. Il est évident que c'est ici une loi imposée à la matière : or cette loi est toujours l'expression d'une sollicitude maternelle pour l'individu soumis à la conservation des espèces et à l'harmonie de l'ensemble.

C'est ainsi qu'en voulant approfondir l'instinct, je n'ai pas tardé à reconnaître qu'il ne s'agissait pas d'une faculté, mais d'une loi. Dès lors j'ai dû abandonner l'étude des phénomènes et chercher le but de la loi pour remonter à sa cause. Voilà tout ce qu'il nous est donné de savoir sur ce sujet ; demander quelque chose de plus, c'est ouvrir le chaos des questions insolubles, parce qu'elles sont inutiles. Toutes les explications du génie tombent devant un insecte ; toutes les difficultés de la métaphysique s'évanouissent en présence de Dieu.

Donc, si les animaux n'avaient que de l'instinct, la question serait sans péril pour notre âme ; elle se bornerait à l'examen d'une loi au-dessus de laquelle l'homme se trouve placé par la conscience, la volonté et la liberté. Mais en m'élevant dans l'échelle des êtres, en passant des animaux à système nerveux ganglionique (les insectes) aux animaux vertébrés (les quadrupèdes, les mammifères, etc.), je rencontre quelque chose de supérieur à l'instinct. Les actions cessent d'être imposées ; elles se modifient, elles se multiplient suivant les circonstances et le besoin. J'observe des perceptions, des souvenirs, des

idées, des volontés. Ce n'est plus la géométrie transcendante, mais nécessaire, de l'araignée et de l'abeille¹ ; c'est l'intelligence libre d'un être qui réfléchit et qui choisit. L'organisation change en même temps que les facultés. Les insectes n'ont point de cerveau ; j'en vois un dans le cheval et dans le chien : il y a un instrument pour l'intelligence comme il y en a un pour l'instinct. Ici la difficulté n'a plus de bornes. Tant que je n'ai vu dans les animaux que l'instinct, mon âme a été calme ; à présent j'y découvre un cerveau, des sens, une intelligence, et mon âme s'inquiète ; elle comprend que la question pourrait bien remonter jusqu'à elle. Dans son anxiété, elle s'interroge, elle compare, elle cherche à se dépouiller d'une animalité odieuse. Lutte pénible de la matière et de l'esprit, où l'esprit reconnaît enfin sa grandeur dans le besoin même qu'il éprouve de se séparer du reste de la création !

¹ Un savant mathématicien allemand, Schmi dius, a publié un ouvrage spécial sur la géométrie transcendante des araignées et des abeilles.

CHAPITRE V.

DE L'INTELLIGENCE DANS LES ANIMAUX.

Ainsi les bêtes sentent, comparent, jugent, réfléchissent, concluent, se ressouvient, etc. ; elles ont, en fait d'idées suivies, tout ce dont on a besoin pour parler.

(LEROY, *Lettres philosophiques sur l'intelligence des animaux*, p. 52.)

Nous ne voyons de l'homme que son corps : un corps soumis à tous les besoins, à toutes les passions des animaux ; une chair dont les infirmités inspirent le dégoût, et dont la nudité imprime la honte ; un cadavre animé par l'intelligence, mais promis à la corruption et gardé par la douleur ; des sens que nous partageons avec la brute, et dont la privation nous réduirait au néant : voilà en effet tout ce qui me frappe en jetant les yeux sur moi-même. Mais lorsque je viens à songer que tout à l'heure une autre partie de mon être, que je ne vois pas, était absorbée dans la contemplation de Dieu, mon âme se relève ; je m'étonne de concevoir autre chose que la matière, de pressentir autre chose que le temps ; je me reconnais deux natures, car j'aspire à l'infini ; je me surprends deux volontés, car j'éprouve des com-